

Bs HAA  
5615

ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

---

REMERCIEMENT

DE

M. ÉMILE CARTAILHAC

NOMMÉ MAINTENEUR

LU EN SÉANCE PUBLIQUE LE 5 MARS 1899

---

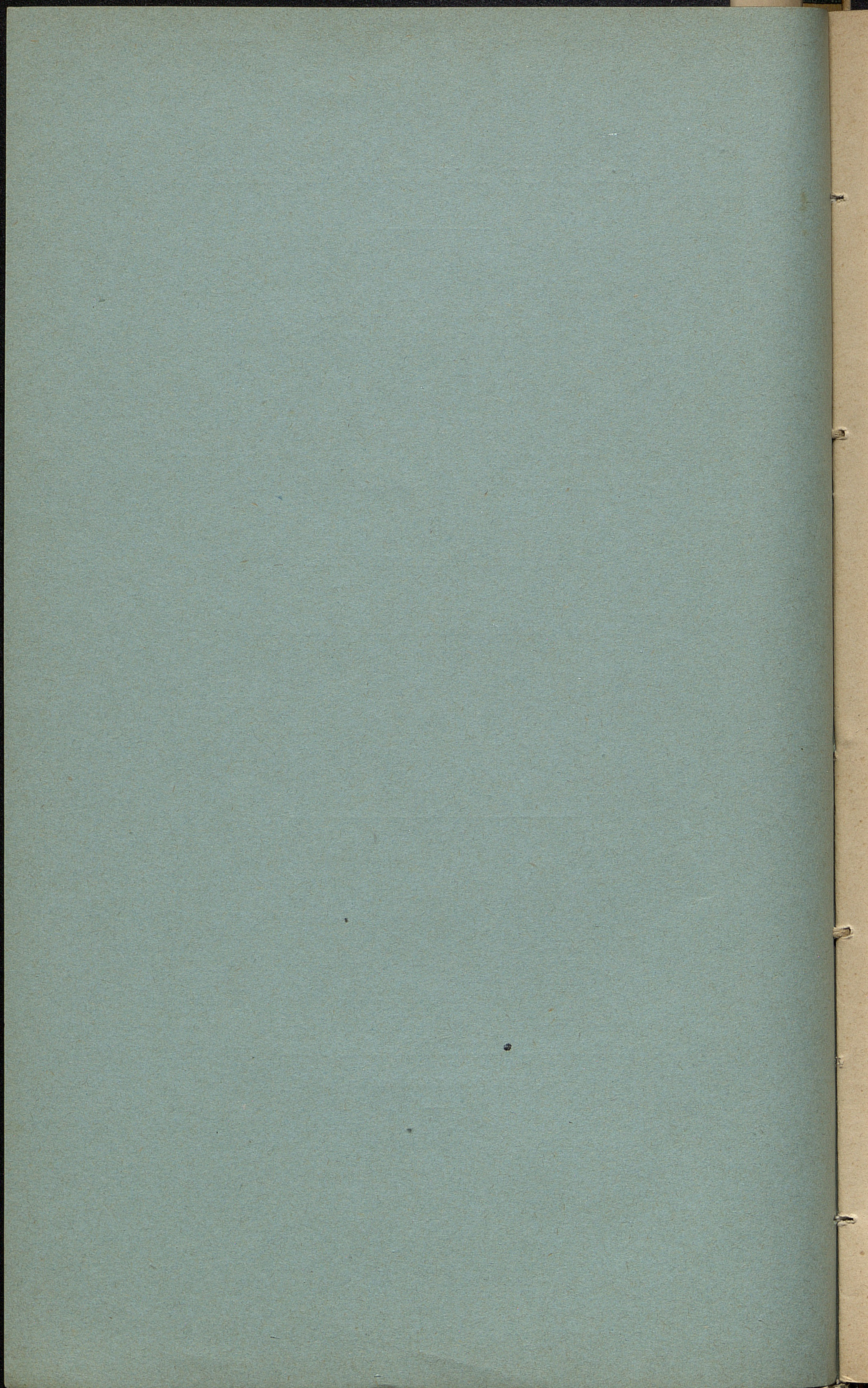
TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

45, RUE DES TOURNEURS, 45

—  
1899







ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX

---

REMERCIEMENT

DE

M. ÉMILE CARTAILHAC

NOMMÉ MAINTENEUR

LU EN SÉANCE PUBLIQUE, LE 5 MARS 1899

---

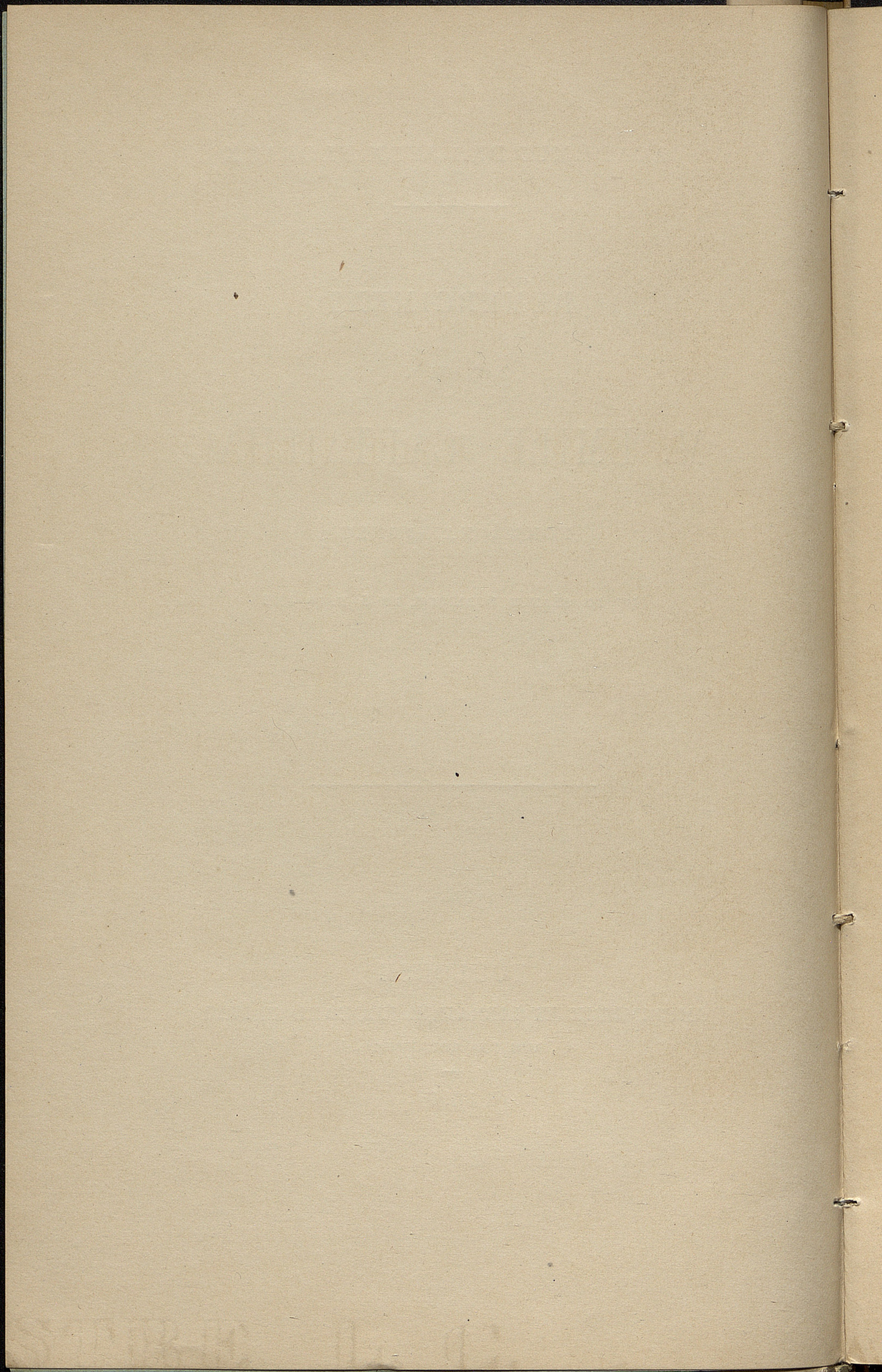
TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

45, RUE DES TOURNEURS, 45

—  
1899







## REMERCIEMENT

DE

M. ÉMILE CARTAILHAC

---

MESSIEURS,

Bernard Bénézet était de ceux que l'on aime parce qu'on les a longtemps estimés. La parole autorisée qui vient de proclamer ses mérites, les applaudissements de cette exceptionnelle assemblée, en ravivant nos regrets, nous ont pénétré d'une douce émotion.

Un jour prochain, Toulouse regrettera de n'avoir pas enrichi sa noble salle des Illustres d'une page de ce maître. Elle voudra restaurer l'éclat de l'œuvre capitale qui décore le plafond de son Grand-Théâtre. Elle regardera, étonnée, les fresques du Taur, de la Daurade, de Saint-Nicolas et de Saint-Sernin. Toulouse aura la joie de découvrir, dispersées autour d'elle, ces grandes

\*



peintures murales où les manifestations les plus exquises de la conscience et de la foi, où la passion de l'art et de l'idéal s'offrent à l'admiration.

Bénézet, Messieurs, avant de s'associer à vous pour distribuer des couronnes les avait lui-même reçues. Il avait gagné dans vos concours vos fleurs symboliques, trois fois l'Immortelle d'or ! et cette victoire lui était facile. Un véritable artiste est toujours un penseur et un poète. La plume, comme le pinceau, manifeste les qualités de son âme et trahit sa supériorité.

Dans son *Histoire de l'art toulousain*, Bénézet observe que les peintres d'autrefois et les poètes dont parlait le chancelier des troubadours, Molinier, sont de même race car ils peuvent revendiquer aussi les titres caractéristiques de « fins amans et d'hommes de grande subtilité. » Cet éloge ne revient-il pas de droit au digne fils de Toulouse qui lui resta fidèle et continua ses traditions ?

Ce sont là des sentiments qui s'imposent et ne pourront s'effacer. Ils me troublent, au moment où vous m'appellez à prendre parmi vous le fauteuil qu'occupait votre si distingué collègue. Je n'ai rien de ce qui justifia vos choix antérieurs. Je vais m'efforcer de remplir à votre exemple la tâche qui vous est familière et qui m'incombe aussi ; mais je serai, le plus souvent, un silencieux dans le collège du Gai-Savoir.

Plus que personne, permettez-moi de le dire, — car votre courtoisie ne le rappellerait pas, — j'avais besoin d'avocat au sein de votre Compagnie. Naguère, l'un de vous fit sourire son



auditoire par une allusion sans malice à ces gens qui prennent d'abord parti contre les Académies et, plus tard, ont de bonnes raisons pour changer d'avis, par exemple, lorsqu'un fauteuil devient vacant.

La meilleure des raisons, Messieurs, est votre indulgence même. C'est elle qui surprend l'opposition et l'avertit de s'informer davantage du but que vous poursuivez, de constater avec plus de clairvoyance le bien que vous semez autour de vous. De sorte que vos adversaires de la veille, chemin faisant, en arrivent à souhaiter d'être avec vous, de vous seconder avec zèle, et votre bonne volonté ne tarde pas à y consentir.

Cette aventure est la mienne, et j'ai plaisir à l'avouer franchement.

J'embrasse avec avidité la seule idée qui puisse me rendre quelque confiance. Ma présence dans la maison d'Isaure témoigne de sa curiosité flatteuse pour les études qui sont ma spécialité. D'ailleurs, je ne serai pas le premier à vous parler quelquefois archéologie préhistorique.

Je trouve ici, en effet, les souvenirs de Gatien-Arnoult, qui, menant de front les recherches philosophiques les plus variées, se complaisait à enseigner la religion gauloise comme s'il avait reçu les confidences de quelque druide. N'a-t-il pas consacré de longs chapitres, tout un livre, à ces dolmens qu'un autre de vos confrères, M. le comte de Sambucy-Luzençon, découvrait auprès des cavernes à ossements, sur ses terres du Larcac aveyronnais, et signalait généreusement aux amateurs d'archéo-géologie?



Je retrouve encore dans vos rangs M. le comte d'Adhémar, qui traçait, à cette même époque, une page de l'histoire primitive du pays toulousain, si bien documentée et d'observations ingénieuses et de faits précis, qu'elle est devenue classique; M. Louis de Malafosse, arrivait alors, chaque année de la Lozère les mains pleines de récoltes, et ouvrait la voie à ceux qui devaient faire de cette vieille terre celtique une des grandes mines de l'anthropologie française.

Ce sont là des préhistoriens de la première heure, de ces débuts que l'on a justement nommés l'âge héroïque de la science.

Il fut malaisé d'obtenir pour nos silex taillés et nos haches de pierre polie la large place qu'il nous semblait qu'on leur devait dans l'opinion et dans les musées. On avait beau multiplier les trouvailles, imprimer des brochures, des livres, des revues, organiser des expositions, tenir des congrès même sous la présidence des souverains, on ne parvenait pas à faire accepter de bonne grâce ces antiques témoins avec tous leurs enseignements.

Un jour, un membre de l'Institut, un des princes de l'archéologie, Adrien de Longpérier, dénonça publiquement le *roman préhistorique*, et le mot fit fortune.

Ces résistances venaient avant tout du caractère mixte de nos recherches, caractère qu'elles n'ont pas perdu et qui fait leur mérite. Avec l'archéologie, elles rentraient dans le domaine des lettres; avec la géologie, elles appartenaient à celui des sciences. L'impulsion était partie des



naturalistes, qui poussèrent ferme à la roue. Entraînés à continuer jusqu'à nos jours l'histoire de la terre, ils n'étaient point arrêtés par la présence de l'homme au seuil de la période actuelle; au contraire, leur curiosité avait grandi et leurs investigations furent couronnées de succès inattendus. La presse s'empara volontiers de leurs dires et de leurs écrits, le public, avec passion, discuta ces nouveautés.

Ceux qu'avec un sourire on appelait les chevaliers du silex taillé avaient à leur tête des savants avérés comme Lartet et Lyell, un homme d'une rare intelligence, hautement estimé, Boucher de Perthes. Mais, en majorité, ils étaient jeunes, et leur fougueuse invasion dans les milieux où l'érudition procédait par de longues et fortes études, du calme et de la réflexion, provoqua des surprises et parfois quelque peu de mauvaise humeur. Il ne plaisait pas à tout le monde, cela va de soi, qu'on proclamât si haut la faillite de la littérature et qu'un coup de pioche heureux pût suffire à renverser, comme un simple échafaudage, le monument des textes anciens et surtout les commentaires laborieusement accumulés des auteurs modernes.

Parmi les hommes de science, d'autre part, il y avait aussi des mécontents et des critiques. Un grand géologue, Élie de Beaumont, craignant de voir le désordre s'introduire dans les classifications de Cuvier, avait pris la tête de l'opposition. Chaque fois que l'on soumettait à l'Académie des preuves nouvelles de l'ancienneté de l'homme, il faisait ses réserves et concluait toujours quoi-



qu'on pût dire en invoquant le remaniement des terrains. L'École des mines, où il professait, faisait chorus, même en vers :

Si ces maudits silex, dans le sein de la terre,  
Pouvaient être engloutis comme un fâcheux poison.  
Mais, hélas ! il n'est pas un seul propriétaire  
Qui dans son potager n'en rencontre à foison.

La poésie n'est pas des meilleures, mais elle partait d'un si bon sentiment, qu'en ce temps-là elle eût obtenu peut-être de Clémence Isaure un petit Œillet d'encouragement.

L'auteur, M. de Lapparent, devenu un maître que l'Université envie à l'Institut catholique de Paris, est converti à de plus justes idées. Mais on fredonna souvent sa chanson à nos oreilles.

La lutte était vive. Il y eut des faux retentissants et de solennelles expertises. Des inscriptions indiennes se glissaient subrepticement dans les grottes du Poitou, des porcelaines chinoises émergeaient du fond des tourbières de l'Irlande, et des objets phéniciens apparaissaient dans les tumulus de l'Amérique. Les mâchoires humaines elles-mêmes, exhumées de nos alluvions, ne résistaient pas toujours à un sérieux examen.

La querelle, bientôt portée sur un terrain brûlant, se compliqua d'une question religieuse. La politique, pour comble, faillit s'en mêler. Je me souviens qu'à la Faculté de Toulouse les étudiants, émus, se demandaient si le gouvernement n'interdirait pas la conférence que devait faire à la Sorbonne notre professeur, M. Joly. Il se proposait, en effet, de parler de l'*Homme fossile* ;



c'était le grand mot, la devise du drapeau. La conférence eut lieu tout simplement parce que la salle était toujours accordée quand elle était libre. Le grand amphithéâtre faillit crouler sous les applaudissements des Parisiens, parce que l'orateur était un cadet de Gascogne né en Lorraine, d'allure vénérable et beau diseur. Mais nous, voyant les choses de loin et croyant les voir de haut, nous restâmes persuadés que des influences occultes avaient été vaincues, et quand M. Joly reparut dans sa chaire, on fut sur le point d'acclamer l'Empereur!

Ces petits événements envisagés aujourd'hui sont seulement pittoresques, alors ils étaient plus graves. Nos contradicteurs avaient trouvé d'ingénieuses défaites. En France, ils se moquaient lorsque nous ouvrons nos sacs pleins de silex taillés et répétaient que nous avions ramassé des pierres à fusil, que nos gisements prétendus préhistoriques n'étaient que des ateliers ouverts pendant les guerres de la République ou de l'Empire.

En Palestine, tous les silex, assuraient-ils, avaient servi à circoncrire le peuple d'Israël, d'après les ordres précis de Josué consignés dans un verset de la Bible. En Egypte, on avait trouvé contre l'âge de la pierre ce que je pourrais nommer, en style moderne, le coup de l'embaulement. Hérodote raconte que l'on se servait d'une pierre tranchante pour ouvrir le flanc des morts. Dès lors, tous les silex de la vallée du Nil et des confins du désert, qu'ils eussent la forme de casse-tête ou celle de pointe de



flèche, étaient déclarés outils d'embaumeurs.

Nos adversaires délogés des Gaules, puis, pas à pas, de l'Italie, de la Grèce, de l'Orient enfin, durent mettre bas les armes, ce à quoi ils se sont résignés tardivement. Il est juste d'ajouter que les amateurs de préhistorique avaient pris des années et cessé d'être à la mode. Les journalistes nous avaient fait passer de la première à la seconde page et même à la troisième quand ils daignaient s'occuper de nous, ce qui est maintenant bien rare.

On nous concédera que nos études n'auraient pu triompher si elles avaient mérité le reproche de n'aboutir qu'à des relations fantaisistes. Notre jeunesse n'a point écouté les sirènes dangereuses de l'imagination sur l'océan des âges préhistoriques où de sincères amis nous prédisaient le plus complet naufrage.

Combien il nous serait facile de retourner à nos critiques les traits tombés à nos pieds. Le Roman préhistorique ! Mais naguère il s'étalait tout au long dans l'histoire primitive des peuples. Ce ne fut pas trop du concours d'une méthode rigoureuse, d'une érudition plus solide et surtout d'une archéologie mieux documentée pour remplacer ces pages provisoires par d'autres en bonne partie définitives.

Un de nos maîtres qui a puissamment contribué à ces progrès, M. Alexandre Bertrand, s'est toujours efforcé de faire voir que les découvertes ne sont qu'un supplément à l'histoire positive et ne sauraient la contredire. Les textes qui dans



le monde grec ou latin parlaient des populations anciennes ou des barbares sont écourtés, incomplets et obscurs. Nos historiens les ont compris de façons bien diverses, ils n'ont pu en faire jaillir une lumière suffisante, et ils concèdent que le passé demeure, dans ces conditions, invisible et silencieux.

Je me trompe ; il y a une dernière ressource, encore un flambeau capable peut-être de guider nos pas. Les mythes et les légendes ont, en effet, un langage mystérieux que l'on doit essayer d'entendre. Ils apportent eux aussi leur contingent de faits, mais, à l'épreuve, nous devons reconnaître qu'ils ne nous aident pas à déchirer les voiles. Ils semblent avoir permis seulement à la poésie d'orner ces larges rideaux de couleurs magiques.

Tout nous faisait donc défaut ; les textes, les traditions, les mythologies s'arrêtaient bien avant ce formidable au-delà où s'étaient accomplies les évolutions de nos ancêtres, la formation des races, la conquête de la terre, les premières étapes de la civilisation.

Quelques écrivains de la Grèce et de l'Italie avaient vu ces problèmes. Ils devinèrent qu'un âge de la pierre a précédé la découverte des métaux. Ils savaient vaguement que des peuples, à la limite du monde alors civilisé, étaient attardés à cette phase sociale, et les poètes, qu'on retrouve toujours à l'origine des sciences, avaient chanté l'état sauvage des premiers hommes.

Quand vint la Renaissance et le siècle des grandes navigations, les marins rencontrèrent



sur de lointains rivages de tels groupes humains, et leurs récits remirent en mémoire les opinions de l'antiquité; comme on savait enfin ce qu'était le matériel des industries primitives, on se mit à le rechercher dans le vieux monde. Mais déjà, au dix-septième et au dix-huitième siècles, ces reliques exhumées du sol n'étaient pas aisément acceptées par une majorité inquiète des humbles origines ainsi constatées.

Tout en poursuivant ces investigations avec des vues générales, les nations s'intéressèrent à leur propre archéologie. La nôtre, exclusivement éprise jusque-là des Grecs et des Romains, s'apercevait qu'elle descendait des Gaulois et qu'elle les avait fort oubliés. A vrai dire, c'était plutôt leur faute que la sienne. N'avaient-ils pas dédaigné ou redouté l'écriture et confié leur histoire et leurs croyances, pour en garder le mystère, à la mémoire des générations successives? Qui se serait douté que, par un singulier retour des choses d'ici-bas, leurs descendants devenus Parisiens inventeraient la presse périodique?

On dit que Charlemagne avait ordonné de recueillir et de transcrire les traditions druidiques qui pouvaient exister encore, comme survivaient, d'autre part, les pratiques religieuses que l'Eglise et les Conciles cherchaient à détruire.

Mille ans plus tard, un roi de Prusse promit cent ducats de récompense à celui qui découvrirait le manuscrit dans la poussière des bibliothèques. Le manuscrit resta introuvable et pour cause, mais les Français piqués au jeu eurent



l'esprit de suppléer à cette lacune fondamentale. Un illustre soldat, La Tour d'Auvergne, et à son exemple une légion d'écrivains, se donnèrent mandat, en ces termes, : « de rechercher les valeureux Gaulois sur les berceaux et sur les tombes, sur les autels et les trophées, et de rendre ces nobles aïeux aux Français triomphants. » C'était la période de l'épopée républicaine et impériale. Ces mêmes hommes qui avaient pros crit tous les souvenirs de la vieille France, laissant la proie pour l'ombre, se rattachaient avec enthousiasme à ces nébuleuses origines. Napoléon, nourri dans ces idées, se reposait de ses victoires avec les poèmes celtiques d'Ossian, qui n'étaient en majeure partie, on le sait, qu'une supercherie littéraire.

Qui n'a lu *les Martyrs*, qui ne se souvient de la Velleda? « Sa taille était haute; une tunique noire, courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain et elle était couronnée d'une branche de chêne... Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots. »

Chateaubriand suit Velleda et raconte, dans sa belle langue sonore, la fin lamentable de la druidesse oublieuse de ses dieux jusqu'à follement aimer un chrétien. Il nous la montre accomplissant les cérémonies de son culte : tantôt « montée sur la pierre d'un dolmen, comme sur une tribune, elle harangue les guerriers en cheveux blancs et laissant tomber de grosses larmes sur



leurs boucliers; » tantôt elle lance, au milieu des forêts de chêne, dans l'ombre de la nuit, le cri national d'espérance et de renouveau : « Au gui l'an neuf ! »

Cette Velleda, vous la connaissez, Messieurs. C'est elle qui revit, abîmée dans sa douleur, une lyre brisée à la main, dans le marbre ciselé par un grand artiste toulousain au milieu des jardins séculaires de notre ville!

Vous voyez, par cela, quelle empreinte a laissé dans l'art le plus moderne cette archéologie gauloise, élégant produit d'une habile fiction. Nos livres scolaires n'en sont point délivrés et les clichés, hélas! y perpétuent de trompeuses images.

Après l'Empire cependant, le bon sens public avait eu conscience de ces fantaisies et n'avait pas tardé à réagir.

En somme, il restait quelque chose d'excellent de ces émotions et de cette littérature. On s'était aperçu de l'existence des monuments antérieurs à la conquête romaine, et l'on avait commencé leur inventaire. La Société des Antiquaires de France avait accepté, sous réserves, l'héritage de l'Académie celtique tombée dans le discrédit; elle montra qu'il fallait aller droit aux monuments eux-mêmes et les interroger. C'était la méthode, déjà ancienne mais trop oubliée, des grands Bénédictins dom Monfaucon et dom Vaissete.

La voix des pierres nous arriva d'abord déguisée et troublante. Elle faillit nous égarer de nouveau ou du moins retarder notre marche.



Nous n'étions sortis de l'histoire imaginaire que pour entrer dans un monde véritablement enchanté.

La plaine et la montagne étaient peuplées de légendes ! Sous les dolmens de nos plateaux déserts, auprès des menhirs qui dominent les landes de granit, au seuil des cavernes, dans les clairières de nos chênaies nous rencontrâmes les fées gardiennes des secrets que nous voulions apprendre.

Ici ce sont leurs maisons, là leurs châteaux, leurs champs ou leurs fontaines. Les commentaires tournent dans un cercle restreint. Ce sont des rochers que les fées portaient dans leurs robes de gaze, des pierres folles qui sautent autant de fois que midi frappe de coups, des pierres levées qu'on voit virer la nuit de Noël. A côté, c'est la tombe des géants, le lit de Gargantua, le palet de Roland, l'ancre des nains.

Vous me croirez aisément, sans que j'aie besoin d'insister, nous autres antiquaires nous n'avons jamais trouvé le moyen de causer avec les bonnes fées, filles célestes du génie gaulois. Nos pères vous diraient quelle douceur elles ont répandue sur leur vie aux sombres jours de notre histoire depuis la conquête romaine jusqu'à la guerre de Cent ans. Sérieuses et riantes à la fois, elles n'usaient de leur pouvoir virginal et souverain que pour aider l'humanité. Naguère on rencontrait encore de vieux paysans qui avaient hérité de ces récits, et l'Académie des Jeux Floraux a la bonne fortune de posséder le savant qui sut le mieux recueillir, avec un art exceptionnel, cette



littérature populaire. En vérité, ces contes charmants ne nous ont rien dit de ce que nous espérons, et si les fées avaient les secrets du passé, quoique femmes, elles les ont bien gardés.

Maintenant, leur nombre a singulièrement diminué; elles fuient « nos villes de boue et notre âge de bruit. » Le sifflet des locomotives et le grondement des trains retentissent dans les solitudes des causses cévenols, les chansons de Paris alarment les échos des gorges du Tarn, la Bretagne elle-même perd le charme de son isolement et les veillées n'entendent plus, nulle part, le doux bruit du rouet qui scandait le récit des aïeules et des vieux serviteurs. Les fées et leur cortège de lutins et de farfadets, de paladins et de géants s'éloignent pour toujours.

Nous-mêmes, dans notre impatience de savoir, en pénétrant dans leurs derniers asiles, en y pratiquant nos fouilles indiscrètes, nous avons contribué à leur départ.

Chacun sait aujourd'hui, peu ou prou, le détail des résultats archéologiques si variés et si curieux. On n'ignore pas davantage l'importance des secours que la géologie vint à son heure apporter à ces investigations. Avec elle, sans risquer de s'égarer ou de perdre pied, on put pénétrer fort loin vers les origines et se pencher sur le gouffre des siècles écoulés.

Messieurs, dans une réunion d'artistes, de poètes et de lettrés, il peut sembler imprudent, au



moins étrange, de manifester cette tendance à fuir les plus doux rêves, les charmes de la poésie et les attraites de l'imagination. Lorsque nous affirmons qu'un roman n'offrirait jamais un intérêt aussi puissant qu'un simple chapitre d'histoire naturelle, nous allons au-devant d'un malentendu pour le dissiper d'un mot. Les poètes et les artistes n'ont-ils pas été les premiers à s'enthousiasmer pour la simple vérité, à sentir que sa beauté n'a pas besoin de parures d'emprunt et qu'elle a le droit de les redouter ? Ils nous ont appris à la chercher, à l'aimer pour elle-même. Nous sommes donc fidèles à leurs leçons.

D'autre part, les progrès de nos travaux sur la vie de l'espèce humaine à travers les changements grandioses de la nature, ces documents positifs qui précisent l'industrie et les mœurs des habitants primitifs de la terre et de nos pays, ne sont pas si étrangers qu'il paraît de prime abord à vos réflexions ordinaires, Messieurs, et aux belles-lettres en particulier.

La plus haute philosophie tient à remarquer les obstacles rencontrés par la science, principalement lorsqu'il s'agit de l'homme, et ceux qu'elle a surmontés. Or, les anthropologistes sont assez comparables aux curieux de la nature qui pénètrent, un flambeau à la main, dans une vaste caverne. La lumière fait reculer l'ombre, mais révèle en même temps de tous côtés des anfractuosités nouvelles souvent inaccessibles où l'œil ne voit que l'attirante obscurité. Ainsi, dans les graves questions qui sont à la base de l'anthropologie, certaines difficultés disparaissent, d'au-



tres se déplacent, quelques-unes, capitales, restent invincibles.

Il n'y a pas que des préoccupations d'un ordre aussi élevé. On aime à connaître de plus près cette humanité si longtemps attardée aux degrés inférieurs de culture intellectuelle. Le rêve des penseurs est devenu réalité. Nous avons sous les yeux, nous touchons de la main l'outillage, les demeures, les tombeaux que nous interrogeons et qui répondent avec une abondance extraordinaire de détails. Nous relisons avec une admiration plus vive les splendides vers de Lucrèce sur la naissance des arts et la marche du progrès.

Quand l'aube de l'histoire répand ses premières lueurs, nous voyons s'ouvrir des perspectives ignorées au fond du vieux monde classique. Les grandes épopées d'Homère prennent une valeur historique inattendue. Dans les champs où fut Troie, les remparts ont reparu, et les portes Scées, et la maison du roi Priam. Nous avons jusqu'aux bijoux d'Hélène ! En Grèce, nous contemplons le palais des Atrides. Les tombes s'ouvrent pour nous montrer les héros légendaires endormis sous des jonchées de fleurs d'or. Nous connaissons enfin les débuts de l'art prodigieux des initiés de Minerve et de Vulcain.

Loin de cette mer Égée, où ressuscite une étonnante civilisation, notre vieille terre celtique battue par les flots, toujours en courroux, de l'océan breton, rivalise de découvertes. Au sein des grandioses tumulus, nous recueillons des glaives élégants et ornés comme ceux de la plaine d'Argos ou des rives de l'Eurotas. Nous les offrons



En souvenir vivant d'un antique départ

et d'une réelle parenté. L'âge du bronze se termine sur ces impressions. C'en est fait, l'ombre préhistorique se dissipe sur le pays qui va devenir la Gaule et nous pouvons discerner les mouvements de ses peuples aventureux.

Ils paraissent, tout armés sur leurs beaux chars de parade, les compagnons de Brennus, revenus des opulentes campagnes de la Lombardie et des Apennins; à leur flanc est la mince épée de fer qui se faussait dans les combats et faisait, quand même, trembler Rome naissante; à leur bras, nous prenons les anneaux que réclamait la jeune Romaine pour prix de sa trahison et les boucliers, Justice inattendue, qui l'accablèrent sous leur poids.

Dites-moi, je vous prie, si la forêt ténébreuse où Lucain nous conduit avec tant de majesté, où s'accomplissent les rites d'Ésus et de Teutatès, où retentissent les chants des Bardes, n'est pas plus près de nous? N'entendez-vous pas mieux les débats des Helvètes abandonnant leurs innombrables cités lacustres pour une nouvelle patrie, insouciant de César qui les attend au passage et prépare leur défaite.

L'or de Toulouse n'est plus une fable. Le consul romain n'a pas ravi tous les colliers d'or des Volsques Tectosages, riches des dépouilles de Delphes. Vous pouvez admirer dans votre musée Saint-Raymond l'héritage superbe de vos aïeux.

Ainsi les trouvailles archéologiques n'ont point



porté dans les champs de la littérature l'aridité et la mort, mais, au contraire, des semences de vie. Nous n'avons fui l'imagination que pour la mieux servir. Aux impressions particulières nous avons essayé de substituer partout, suivant la très heureuse expression de Guizot, « l'image complète et fidèle du fait. » A vous, Messieurs, qui avez le pouvoir de susciter des historiens et des poètes, à vous le soin de leur indiquer ces résultats comme une source féconde de moissons nouvelles.